

qui croissent toujours drus et fermes sur les rives laurentiennes et vous revigorant dans les vieux temples où vos aïeux, sinon vos pères et vos mères, unirent leurs amitiés et jurèrent de façonner ensemble une descendance française et croyante.

Geste sauveur que ce retour vers vos sources, encore qu'il soit neuf et original. Autrefois, c'est au tombeau des saints que les foules allaient en pèlerinage. Maintenant, c'est auprès du grand vivant qui s'appelle la patrie que les peuples se rendent en masse pour y accomplir leurs dévotions de patriotes. Comme tout change et comme tout demeure !

Le long du trajet sans fin qui relie votre "chez vous" au berceau de la race, vous avez voulu faire escale et vous êtes arrêtés à Ottawa. Manière habile de ménager les transitions. Car Ottawa, en un sens, c'est encore un peu l'Ouest; et, en un autre sens, c'est déjà un peu Québec.

Moins d'un siècle écoulé, des émigrés d'En-Bas, plantaient leurs tentes au pied des Chaudières, Bytown était alors une cité où les loyalistes, les Ecossais et les Irlandais se croyaient pour des siècles les seuls occupants et les seuls maîtres. Comprimé par leur nombre, leur entrain et leur audace, longtemps le feu sacré de nos sentiments nationaux dût n'échauffer que l'âme familiale et ne briller que dans l'Eglise de Dieu qui protège les faibles contre les appétits trop vifs. Mais une heure arriva, qui n'est pas encore bien loin, où, nous jugeant assez forts pour entreprendre sur la terre de nos pères la conquête de nos droits et de nos libertés, nous sonnâmes résolument la charge. Et nous avons réussi à gagner au combat une partie de l'enjeu disputé.

Non pas seuls, assurément. Un élément considérable de notre succès, nous ne l'oublions pas, nous est venu de la voisine de l'Est. Les brises, qui montent dans notre vallée, épandent leurs parfums patriotiques sur les rivages ontariens de l'Ou-taouais non moins que sur les rivages québécois. En sorte qu'ici nous nous mouvons à peu près dans l'air natal et nous nous sentons à la portée du service utile ou nécessaire. Je sais bien que l'on a reproché quelquefois aux aînés qui sont restés sous le toit paternel de ne pas secourir assez généreusement les cadets dispersés. Peut-être est-ce là un indice de plus que les malheureux se plaignent souvent au-delà du juste. Il est un point cependant sur lequel nos frères du Québec méritent des éloges illimités: à savoir la modestie qu'ils ont eue de seconder, sans les diriger, les mouvements des groupes franco-américains. Serait-ce qu'ils considéraient que pour avoir la mentalité et les intuitions qui permettent de saisir les situations compliquées il n'est rien comme de subir tout d'abord le contact quotidien de ces mêmes situations ?